

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 3 MAI 1884.

No. 20.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis. - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 50
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis. - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 75
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 43 RUE SAINT-GABRIEL, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 3 MAI 1884.

L'administration et la rédaction du "Moniteur du Commerce" et du "Journal du Dimanche" sont transférées au

No. 43, RUE SAINT-GABRIEL.

A M^{lle} DELIA TRUDEL.

A la joie, au bonheur, enfant, tout vous convie.
Nulle ombre ne ternit votre horizon vermeil,
Car vous êtes à l'âge où la fleur de la vie
Entr'ouvre sa corolle aux baisers du soleil.

Vous êtes le printemps, vous êtes la jeunesse,
Vous êtes le rayon, vous êtes le parfum,
La candeur qui fait croire et la voix qui caresse,
L'idole du foyer et l'ange de quelqu'un.

Tandis que bien souvent je penche un front morose
Sous les regrets amers et les souvenirs lourds,
Vous, poursuivant toujours quelque illusion rose,
Avec des reflets d'or vous tissez tous vos jours.

Où je vois un couchant, vous voyez une aurore...
Pourtant, un jour, hélas! vous ne sourirez point...
Mais pourquoi donc froisser la fleur qui vient
[d'éclore?...]?

Nous sommes en avril, et l'hiver est bien loin.

W. CHAPMAN.

25 Avril 1884.

CHRONIQUE

Cousin Charles était militaire: sonnez clairons! Lorsqu'elle le vit dans toute sa gloire, un 24 mai quelconque, le sabre au poing, la moustache en croc, l'air fier et décidé, elle eut un éblouissement. Était-ce bien là le p'tit Charles, parti un jour, sans rien dire, des continuations, qu'elle retrouvait si pimpant et si triomphant? Elle en rêva longtemps: pensez-y donc! presque un soldat!

Elle était blonde, elle était frêle, elle habitait la campagne qu'elle haïssait et aimait la ville qu'elle ignorait. La vie est ainsi faite: espérance n'est souvent qu'ignorance. On touche le bonheur de la main, mais c'est un bonheur de tous les jours, un bonheur pot-au-feu, dont on est rassasié et, fatigué, on l'abandonne, on court après l'autre, celui qu'on ne connaît pas, qu'on ne connaîtra jamais. Quand on ne sait pas, on espère, quand on sait, on regrette. Ayant dix-huit ans, elle ne raisonnait pas.

Elle retourna à la ferme, mais son cœur était resté à la ville. Son amoureux, celui avec lequel elle jouait au petit mari, depuis des années, était un bon enfant, bien innocent, myope, au moral s'entend, à ne voir plus loin que son nez. Jeannette, c'est son nom, était toute sa vie; il le pensait, étant à cet âge où l'on croit à l'éternité des serments prêtés, le soir, furtivement, derrière une haie, entre deux baisers. Pour elle, il eut tout sacrifié, son bien, qui n'était rien, et celui du père, qui valait quelque chose, celui du père surtout.

Quand elle revint, elle le regarda et rougit. De joie ou de honte? Qui sait? Ce ne fut pas lui qui aurait pu le dire. Peu lui importait, il était presque son mari. Elle voulut avoir un journal de la ville; il s'abonna. Tous les jours, pour aller le lui chercher, il montait à cheval, ignorant, pauvre innocent, qu'il soufflait le feu qui, un jour, dévorerait son amour.

Elle lui parlait manœuvres, réunions, tirs, mess, et de bien d'autres choses encore, qu'il ne comprenait pas, mais qu'il admirait parcequ'elles tombaient d'une bouche qu'il adorait! Elle avait rapporté de la ville certains raffinements qui l'étonnaient; de myope il était devenu presque aveugle: au delà d'elle plus d'horizon, loin d'elle il marchait à tâtons. Cet air empesté des grands centres, dont elle était imprégnée, le grisait plus et mieux que l'étoffe du pays. Il ne travaillait plus, il vivait dans un rêve continu. Son rêve, comme tous les rêves sérieux, comme tous ceux qui vous transportent dans un monde inconnu, n'avait que des formes vagues, indécises et flottantes, heureusement! Elle aussi, elle rêvait, mais ce n'était plus à lui; ses songes étaient martiaux, elle ne voyait que militaires, officiers, fanfares et, dominant le tout, un Charles gigantesque, à cheval, le casque en tête, commandant à tous et s'inclinant respectueusement devant elle!

Un jour que par un temps affreux il avait été au village chercher la gazette de la ville, elle l'appela alors qu'il n'avait pas encore eu le temps de changer son costume trempé de pluie et maculé de boue.

— Sais-tu la nouvelle?
— Non, les parents ont-ils fixé la date?
— Quelle date?
— Celle du mariage.
— Grand bêta! il s'agit bien de cela; il y a un bazar à Montréal.

— C'est pas nouveau, il y a toujours des bazars à Montréal, c'est un moyen de donner à des pauvres; l'argent d'autres pauvres.

— Et pour toi de garder le tien. Ils ont une jolie idée, celle d'offrir une épingle d'honneur à l'officier le plus aimé..... des dames.

— Ça fera plaisir aux maris, mais à moi ça m'est égal.

— Comment! ça t'est égal; tu n'es donc plus de la famille, tu ne sais donc pas que nous comptons un officier, un brillant officier, un brave officier, l'honneur des continuations parmi notre famille!

— Qui? quoi? qu'est-ce que tu veux dire? P'tit Charles, jolie gloire! d'abord je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai jamais pu le sentir ton officier.

— Mon officier..... mon officier..... bref c'est pas tout ça... m'aimes-tu?

— En voilà une question; mais qu'est-ce que mon amour peut avoir à démêler avec l'officier le plus aimé des dames.

Le coup était direct, aussi Jeannette l'évitait-elle adroitement. Elle le fit asseoir à côté d'elle, lui parla longuement, lentement, lui expliqua le vote, la manière d'obtenir les voix, la gloire pour eux, pour le pays, d'avoir donné naissance à un grand vainqueur; lui souffla, au milieu de phrases mielleuses et embaumées, une étrange théorie de la solidarité des amours; le prit par tous les côtés, et l'enlaça si bien et si fortement, qu'enivré, fou, inconscient, il promit de soutenir la candidature de p'tit Charles.

La tâche fut rude, mais notre amoureux fut à la hauteur de l'entreprise. Il parla, il demanda, il mendia des votes; rien ne le rebutait. Il avait fini par se persuader, ou par se laisser persuader que si Charles était reconnu comme étant l'officier le plus aimé des dames, il serait, lui, le mari le plus adoré de sa femme. Le grand jour arriva, ou plutôt les grands jours arrivèrent, car le vote dura plusieurs fois vingt-quatre heures. Chaque courrier était attendu avec impatience et les comptes-rendus de l'élection lus avec avidité. Avec quelle ardeur, avec quel enthousiasme ne travailla-t-on pas pendant ces moments de lutte; la paroisse tout entière, stimulée, poussée, soulevée par l'éloquence de notre amoureux, avait enfin pris part au combat. Les votes envoyés et déposés au dernier moment donnèrent la victoire au cousin Charles, qui fut proclamé et acclamé comme l'officier le plus aimé.

Mais ce n'est pas impunément qu'on rêve au mortel le plus adoré du beau sexe!

Trois mois après, un homme, les yeux rougis par les larmes, montait tristement dans un train se dirigeant vers l'ouest, et les officiers du beau régiment du Roi recevaient la lettre suivante:

"Vous êtes prié d'assister au mariage de M. le lieutenant Charles *** et de Mademoiselle Jeannette ***," etc., etc.

Six mois après, l'uniforme était fané, on plaidait en séparation : sonnez clairs !

* * *

Pourquoi vous ai-je raconté cette bluette en deuil ? je n'en sais trop rien. Le patron de Touchatout m'avait dit en causant : vous devriez parler de la cavalcade et de son roi, et ces simples paroles ont évoqué en moi le souvenir de ce petit roman. Certainement, que j'en parlerai de la cavalcade ! Ce roi élu, Capétien se soumettant aux coutumes des Mérovingiens, m'attire et me fascine. Je voudrais que celui qu'on portera sur le pavois soit le représentant de notre population montréalaise, de la population féminine j'entends. Les hommes en ont assez d'élections : échevins, députés au fédéral, au provincial, que sais-je ; qu'ils nous laissent la nôtre. Ils paient pour envoyer leurs créatures au pouvoir, qu'ils paient pour assurer le pouvoir au représentant des *créatures*. A l'œuvre ! Que le roi du 24 juin soit celui des femmes de Montréal ! travaillons, cabalons, intriguons, mais votons aussi souvent que nous pourrons, comme des hommes. Oh ! si je n'étais pas de l'autre côté de la trentaine, comme j'en aurais de ces votes pour mon candidat, et sans bourse déliée ! La femme est forte dans sa faiblesse ; que ne peut-elle avec un sourire, surtout si elle a de belles dents, et la femme qui sourit a toujours de belles dents, avec un regard glissant furtivement entre deux rangées de cils longs et soyeux, avec une poignée de mains bien nuancée et bien parlante..... mais en voilà plus qu'il n'en faut pour assurer un succès étourdissant à celui des candidats qui méritera l'appui et le vote des femmes de Montréal. Je le répète, que le roi du 24 juin soit notre roi, pas de division, soyons unies ; réfléchissons, jugeons et votons. Ayons pour nous représenter un vrai gentilhomme, et prouvons une fois de plus au sexe fort que ce que femme veut, Dieu le veut ! Pour moi, je promets à mon candidat la voix de Touchatout..... je suis sûre qu'il me la donnera dans sa prochaine causerie. Quant à mon candidat c'est..... pardon, mais le scrutin est secret.

* * *

Je ne saurais, puisque j'ai parlé de mon collègue, de celui qui a eu l'amabilité de me donner le conseil de rester cachée, quitter la plume sans le féliciter de sa dernière causerie. Mais, il parle plus en amateur qu'en connaisseur, lui, pauvre célibataire, ignorant les douceurs du mariage. Que sait-il sur la question ? rien ou presque rien. Quelques aperçus, quelques vues furtives, prises en passant par-dessus l'épaule d'un ami ou par quelque porte de ménage entre-bâillée. Il raille les jeunes gens de 16 ans qui font une fin en épousant une jeune fille de trente-trois ans. Pourquoi pas ? il y a bien des hommes qui finissent à soixante ans par épouser des jeunes filles commençant à peine leur seize ans. C'est pas la même chose me direz-vous : Je suis de votre avis. L'homme vieux, usé quelquefois, roué toujours, qui épouse une enfant, est un égoïste, oubliant que la jeunesse veut être respectée et qu'elle a ses droits qu'on ne méconnaît pas impunément. L'homme fatigué, blasé, qui prend femme, prend une garde-malade. Tant mieux pour lui, si elle a la vocation de l'emploi ; dans le cas contraire il recommencera une vie pleine d'horizons nouveaux et de sensations inconnues. Que son martyre serve d'exemple aux autres !

Mais la femme mûre, qui épouse un homme encore jeune, est toute différente. Celui qui est venu raviver les rayons déjà éteints de son soleil d'automne a droit à toute son affection.

Pour lui elle sera plus qu'une femme, elle sera une mère, et presque une esclave. Cet homme a une existence d'une douceur inconnue à tout autre : aimé, choyé, prévenu dans ses moindres désirs, il se laisse vivre, la vie lui est facile, tout ce qu'on lui demande c'est un peu, rien qu'un peu d'affection. Puis quel abîme entre le vieux libertin qui fait une fin et la femme qui entre tard dans le mariage ! Lui, émoustillé par le fruit nouveau, il pense à ses amours d'autan et ne rêve qu'à des fredaines irréalisables et au moyen de recouvrer une liberté dont il ne pourrait faire usage. Elle, n'a pas de passé, ou si elle en a un, quelque cousin ou quelque mari, elle le chasse de son esprit pour ne penser qu'au présent. Elle enlace, elle enserme sans le quitter d'une minute ce présent souvent inespéré, et si elle le perd c'est par excès d'amour et non d'indifférence. Touchatout, je vous veux du bien, malgré vos méchancetés, vous avez trente-et-un ans, je pense ; le tabac—est-ce bien le tabac—et les lettres vous ont fatigué. Croyez-moi, prenez femme dans la cinquantaine ; si vous le voulez, j'ai une fiancée toute prête ; donnez-moi votre vote pour mon roi et elle est à vous !

MAUD.

PETITE CAUSERIE

Je n'ai jamais péché par excès de politesse. C'est une de mes moindres qualités. Cependant quand j'assiste à un concert, j'aime à écouter *jusqu'à la fin* les personnes assez charmantes pour faire jouir, pendant quelques heures, un public ennuyé des mille et une tracasseries d'une journée plus ou moins gaie. Malheureusement, ce ne semble pas être l'opinion de tout le monde. On l'a généreusement prouvé l'autre soir au concert pourtant si aimable, donné au bénéfice de madame Defoy.

A cette partie de l'opérette où les choses arrangées pour le mieux, puisque tout doit finir par le mariage, firent penser au *God save the Queen*, un jeune homme qui, à son arrivée, m'avait coudoyé pendant une demi-heure afin de placer plus galamment les dames qu'il accompagnait, recommença son exercice gymnastique. Ce fut comme un signal. Aussitôt toutes les têtes de se lever, tous les corps de se mouvoir, chacun de quitter son siège : un vrai brouhaha général.

Vous pensez que moi je restai assise ? J'eus été ridicule. Je fis comme les autres. Et nos trop bons amateurs durent terminer au milieu d'un tapage difficile à décrire.

N'est-il pas regrettable qu'une société, telle que réunissait ce soir-là un programme des plus attrayants, enrichi encore, pût mettre le comble à un abus si souvent signalé.

Quoi ! on allait applaudir des parents, des amis, et voilà qu'on se lasse au moment où l'habileté jointe à la grâce fait dérouler à nos yeux le plus heureux des dénoûments ! C'est réellement étonnant.

Qu'on s'ennuie au théâtre, je le comprends sans en dire rien de plus, mais à une soirée si intime, si agréable ? Il y a là pour moi une énigme. J'en cherche encore le mot.

Allons, bon public, redevenons un peu plus sages. Sachons même attendre la dernière note du *God save the Queen* pour faire autant de bruit que possible en quittant la salle du concert.

* * *

A propos, la Providence ne m'a jamais gâtée, mais le hasard me favorisa en me faisant rencontrer un gentil galant lorsque je me rendais à ce concert. (Naturellement nos sièges ne

furent pas éloignés l'un de l'autre.) Ah ! c'est une vraie tête aux bonnes idées que celui-là. Savez-vous ce qu'il me dit ? C'est que nous devions avoir plus souvent de ces réunions, puisqu'à Montréal nous avons tant de jeunes talents agréables à entendre et qui gagnent toujours quelque chose à être connus.

Certes, ce ne sont pas les œuvres de charité qui manquent pour les motiver. Tous les jours on frappe à nos portes, tous les jours on en appelle à notre générosité. C'est bazar ici, raffle là, *pauvres honteux*, etc., etc., que sais-je encore ?

Eh bien, qu'on se donne la main, qu'on organise ! La musique, le drame et la déclamation même, devant faire les frais de ces soirées. Je ne doute pas que notre société montréalaise s'y rendrait encore tout entière : chacun serait heureux en versant son obole, de connaître et d'applaudir la jeunesse artistique.

Mais, je reviens à mon aimable voisin, bon causeur dans les entr'actes. Il me demanda si j'aimerais de ces réunions une ou deux fois le mois. *J'en voudrais une chaque semaine*, lui répondis-je, d'un accent..... je coupe court, le qualificatif me manque pour l'exprimer.

Hélas ! je gaspille mon éloquence, il ne m'a pas compris !

Le hasard l'avait mis sur mon chemin, j'étais joyeuse ; il paraissait l'être : je comptais déjà davantage.

Un surcroît de charme serait-il à dédaigner ? Par exemple !

HERMANCE.

L'AMOUR PHILOSOPHE

Chaude après-midi d'avril. Pas une brise ; l'air est singulièrement transparent, le ciel bleu ; mais la poussière joue sur les routes, les gens se fuient : la terre semble fatiguée de cet éternel amant auquel elle ne peut échapper.

Que faire ?..... On doit renoncer à la promenade, et la causerie même est un effort.

Réunis dans une petite chambre, vrai nid de bohème, trois amis (c'est ainsi qu'il est convenu de désigner les camarades qu'un ennui commun rassemble) ont résolu le problème en dissertant sur leurs premières amours.

C'est au tour de Théophile.

Nonchalamment établis dans ces positions libres que les hommes affectent entre eux, tandis que François recherche quelques détails peu connus de notre histoire, que Pierre suit distraitement des yeux la fumée d'une cigarette, du milieu d'un épais nuage, encens offert au dieu du souvenir, Théophile commence lentement la nouvelle philosophie suivante, que le vent seul entendit et emporta vers ces régions inconnues où il charrie les débris, les fanes et les herbes flétries :

"Le sort de l'homme est livré au vent, et c'est le caprice qui le mène.

"On a raisonné son cœur, on s'est fait une philosophie de la vie, on a tracé un chemin droit tout bordé de roses, où l'humeur égoïste s'épanouit à l'aise : et voilà qu'un rien, une touffe de cheveux, un ruban, détruit ces heureux projets ; roses, chemin, humeur s'évanouissent, et l'homme lui-même ne se reconnaît plus.

"Je marchais au hasard dans ce grand bazar du monde, la jovialité me servant de monnaie, et l'espérance de savoir : flânant le long des boutiques, attiré par le brillant et le bruit, tantôt je chantais une idylle aux nymphes des fontaines, ou je devisais en fumant orientalement avec quelque philosophe de rencontre.

"Je touchais à la surface des choses, heureux

de voir les femmes belles, le printemps gai, ne demandant qu'à sentir le parfum des fleurs et à conserver mes vingt ans.

"Mais soudain, en un coin perdu de ce grandiose bazar, une paire d'yeux gris, diamants recouverts d'ombre et de la poussière du silence, attirèrent mon intérêt et excitèrent ma convoitise. Et les fleurs n'eurent plus de parfums, et les femmes ne furent plus belles.

"A leur feu, mon âme grandit et devant moi s'ouvrit un idéal de vie sévère, généreux, grand, sans cesse éclairé par le soleil de ces yeux gris.

"Période de folie qui me fait rire encore quand j'y pense.

"Le croiriez-vous? Cette immense blague tant rebattue, cette vulgaire scie de charité et de dévouement, se présenta à ma pensée, non point terne et vague, telle que nous la font les discoureurs, mais réelle, pratique, neuve, entourée de je ne sais quel prestige de jeunesse et de chevalerie.

"Tout comme un naïf élève de belles-lettres, déclamant une composition, je me disais que l'avocat a pour mission de chercher l'opprimé et de le trouver; je me disais aussi que la suprême volupté est de se dévêtir pour revêtir les autres.

"Espèce de socialiste, comme vous voyez. D'où me venaient ces idées bourgeoises? Je ne sais: ces mots avaient un sens, un corps pour moi, mais je ne pouvais les concevoir sans les yeux gris."

Ici notre phraseur, emporté par la fougueuse émotion du souvenir, laissa choir sa pipe qui s'alla briser aux pieds de François.

"Maladroit! cria celui-ci, troublé dans ses intéressantes recherches sur les amours d'il y a deux cents ans.

"Oni..... maladroit!... J'ai joué avec cette pipe comme avec mon bonheur.

"Les diamants n'étaient pas pour moi, et basta! je m'en consolai.

"Peut-être, après tout, ces yeux gris qui disaient tant de choses, ne disaient-ils rien du tout.

"Je retournai à mon vagabondage, paresseux comme avant: je n'étais plus jeune, je fuyais les femmes et les fleurs, et la nature me faisait la grimace.

"Maintenant, ô mes "meilleurs ennemis," vous n'avez rien compris à cette histoire.

"Qu'importe! si vous en retenez bien la morale.

"Enfermez-vous soigneusement dans votre chambre, et évitez les yeux gris, bleus ou noirs: à quoi bon? tôt ou tard, ils vous y poursuivront, chacun doit leur rendre hommage.

"Apprenez aussi pour la première fois que si l'amitié est un leurre, l'amour n'est pas toujours une fièvre chaude; apprenez que de toutes les choses sûres et palpables, la plus sûre et la plus palpable est un bon bifteck avec un ruban de pommes de terre alentour, tel que Victor sait en apprêter. C'est pourquoi je vous invite."

A ces mots, Pierre monta sur ses échasses, François secoua sa torpeur, et les trois lurons s'acheminèrent vers le restaurant de Victor, où vous les trouverez encore.

Pourtant, en passant le seuil, Théophile s'arrêta un instant, et ses yeux se teignirent d'une passagère nuance de mélancolie:

"Mon pauvre rêve!" murmura-t-il.

CARLOS.

RENSEIGNEMENT UTILE.

Pour avoir des remèdes français non falsifiés, adressez-vous à MM. Lavolette et Nelson, rue Notre-Dame, 209, Montréal.

CAUSERIE.

Avec le chaud soleil nous revient l'animation, la vie; nous sortons de l'engourdissement de l'hiver. Notre grande artère, le fleuve, va laisser affluer un sang vivifiant au cœur, et le pays — pauvre corps alourdi par un long hivernage — va s'étirer et se remettre courageusement aux affaires.

Nous allons revoir, après une absence qui nous a semblé bien longue, ces grands steamers qui sont la joie et l'orgueil de notre port. Le canon va gronder de nouveau pour nous annoncer les arrivées et nous prévenir des départs; ses saluts, pour être bruyants, n'en sont pas moins chaleureux, et comme nous sommes un peu guerriers, nos oreilles ne seront pas effrayées par ces détonations de bon augure.

Nous ne pourrions pas tous les revoir nos beaux navires; plus d'un, malheureusement, va manquer à l'appel. Pendant ces six mois de séparation, il s'est produit des vides: la chose meurt comme l'homme! Le *Daniel Steinman* dort de son dernier sommeil, là-bas, en vue d'Halifax et garde dans ses flancs sa cargaison de victimes. Pauvres émigrants! quel terrible sort a été le leur: s'expatrier pour aller au-devant de la fortune et rencontrer la mort avant même que la vigie n'ait crié terre! Mais si celui-là a disparu, nous recevrons, par contre, la visite de nouveaux venus et oublierons l'englouti; les morts vont vite! Nous avons soif de nouveau et passons facilement d'un enterrement à un baptême: c'est la loi de la nature.

Nos quais vont reprendre cette animation qui fait tant plaisir à voir, et dans nos rues nous allons pouvoir rencontrer ces matelots au teint bronzé s'en allant par bandes, à l'aventure, la pipe aux lèvres. Ces braves marins, à la démarche cadencée, sont vraiment curieux à observer: ils s'arrêtent à toutes les devantures de magasins pour admirer des choses qu'ils ont vues partout: ces blasés ont des étonnements d'enfants! Les tavernes du bord de l'eau vont retrouver leurs vieux clients, leurs fidèles, et les joyeuses chansons vont résonner de nouveau dans les salles enfumées. Les provisions de genièvre de Hollande et de rhum de la Jamaïque sont prêtes; le cabaretier, après un long chômage, va pouvoir faire ample moisson de piastres vertes et d'écus blancs.

* * *

Que notre fleuve paraît beau quand on peut l'admirer du bord d'un de ces steamboats, véritables palais flottants, qui le sillonnent en tous sens, et quel magnifique panorama se déroule devant nos yeux étonnés! Le bâtiment, par lui-même, est une vraie merveille; quel agencement, quel sentiment exquis du confort! Dans ce cas, l'homme a pris modèle sur la nature: il a fait grand et beau. L'Amérique est la terre préférée du voyageur et du touriste, et elle mérite de l'être sous tous les rapports. Non seulement les sites et les points de vue sont magnifiques, mais encore, sur notre continent, l'homme a su rapprocher les distances, rendre agréables les longs parcours et éviter au voyageur la fatigue et les ennuis. Tout le monde sait que nos steamboats sont de beaucoup supérieurs à ceux qui sillonnent la Tamise ou aux bateaux à vapeur, les *mouches* et les *hirondelles*, que l'on peut voir sur la Seine, à Paris, ou sur le Rhône, à Lyon. Même les bâtiments qui font la traversée entre la France et l'Angleterre ne peuvent être comparés à ceux que nous voyons tous les jours sur notre Saint-Laurent. J'en parle par expérience, hélas!

Rien d'agréable pour l'observateur comme un voyage à bord d'un de ces beaux navires de la

Cie du Richelieu et de l'Ontario. Prenons le *Bohemian*, par exemple, ce n'est pas le plus coquet, mais ce n'est pas celui qui laisse le plus à désirer. Je laisse de côté les deux beaux morceaux, le *Québec* et le *Montréal*: je suis un gourmand bien plus qu'un gourmet. D'abord c'est le départ; quel va-et-vient sur le quai! jamais on ne pourra emmagasiner dans les flancs du navire toutes ces marchandises qui sont là, au grand soleil. Mais, subitement, comme par enchantement, tout a disparu, tout est engouffré. Le sifflet mugit en laissant échapper un blanc panache de vapeur, le bâtiment s'ébranle. Lentement il s'avance et gagne le canal de Lachine, s'arrêtant à la première écluse. Les passagers retardataires profitent de la circonstance pour monter à bord, on met encore quelques ballots à fond de cale et le steamboat repart. Le voilà qui s'avance majestueusement sur les eaux calmes du canal; les usines de la côte St-Paul se succèdent devant nos yeux.

A bord, tout le monde s'est casé, bêtes et gens. Les *habitants*, qui vont retrouver leurs dignes moitiés ont pris des places d'entrepreneur et fument silencieusement leurs pipes, assis sur des caisses, tout en réfléchissant aux grosses dépenses qu'ils ont faites en ville et dont il faudra rendre compte. Les bourgeois, les belles demoiselles, voire même les servantes endimanchées, tout ce monde est en haut, à la place d'honneur. Les groupes se sont formés, chaque jeune fille a trouvé son cavalier et les conversations commencent. Tout à coup, le piano pousse son premier gémissement, une petite brune, aux yeux éveillés, a bien voulu se rendre à la demande de son admirateur et s'est mise à tapoter. On fait cercle; seules, les mamans sont restées assises dans leurs coins et tricotent machinalement. En bas, on entend un bruit terrible, mais ce n'est rien: une simple querelle entre habitants! Ces messieurs ont poussé des reconnaissances par trop souvent répétées vers la cambuse. La brunette enlève son morceau avec un brio qui excite des murmures d'admiration. Son cavalier est tout fier du succès de sa belle et se redresse orgueilleusement. A la demoiselle succède un grand garçon au teint coloré, un habitué de ces bateaux-concerts. D'une voix langoureuse il nous chante:

Aimez-moi seulement comme vos bêtes,
Vos chats, vos chiens, vos p'tits oiseaux!

Je me sauve en entendant un coup de sifflet..... du bateau; nous sommes à Beauharnois. Les quais sont couverts de fleurs, c'est-à-dire que ces fleurs ornent des coquets chapeaux de paille et que les dits chapeaux recouvrent de charmantes petites têtes féminines. A Beauharnois, toutes les jeunes filles sont gentilles, chose rare, et comme elles sont aussi très curieuses, vous pouvez les voir se promener en grande toilette sur le quai, à l'arrivée du bateau. Les messieurs à bord, qui sont généralement de fort bons connaisseurs, se pressent sur les bastingages pour assister à ce spectacle qui a bien son prix. Les amis se reconnaissent; les mouchoirs s'agitent, les colloques s'engagent, mais ce monstre de capitaine — qui n'a jamais flirté — donne l'ordre d'appareiller. Adieu! Le bâtiment est déjà loin et la petite ville, si bien bâtie en amphithéâtre sur les bords de ce beau lac Saint-Louis, s'enfonce et disparaît dans la brume du soir.

Le steamboat s'arrête encore, c'est la première écluse du canal de Beauharnois. Quelques maisons sont bâties ça et là, deux phares jettent leur lumière brillante, le tout a mérité le nom de ville, Mélocheville, grâce à un épicier entreprenant dont le magasin agrémenté d'une

buvette et bâtie sur la berge tente les passagers altérés. Plus loin, sur la rive droite, on devine Saint-Timothée, le coquet petit village; saluons-le: c'est une pépinière d'avocats! Vers dix heures du soir on arrive à Salaberry de Valleyfield, un gros village moitié canadien, moitié anglais — comme son nom. — L'endroit compte environ cinq mille âmes et est un peu plus important que la ville de Mélocheville. La grosse masse grisâtre de la filature de coton se détache sur l'horizon sombre, tout autour des petites lumières scintillent; en bas, sur le quai, des ombres s'agitent, et c'est un bruit de voix, de pas et de tonneaux roulés. Le bateau s'ébranle encore et le lendemain matin on salue Cornwall.

Le retour est encore plus attrayant que l'aller, la route est plus pittoresque et plus accidentée; on descend le fleuve tout droit au lieu de passer par les canaux. Les cascades des Cèdres, celles de Mélocheville et les rapides de Lachine fournissent leurs parts d'incidents. A l'approche d'un saut, les passagères braves se renferment dans leurs cabines, les intrépides se risquent à l'avant du bâtiment pour essuyer l'écume des vagues, et c'est plaisir de voir ces petites têtes blondes se pencher curieuses sur le gouffre..... qui n'en peut mais!

Ah! vive le chaud soleil qui nous ramène tous ces plaisirs et toutes ces joies!

TOUCHATOUT.

LE ZOUAVE, LES BRIGANDS ET LA JEUNE FILLE

Tout le monde a encore vivace à la mémoire ce généreux mouvement des zouaves pontificaux qui, il y a quelques années, laissaient le Canada pour aller s'enrôler sous les drapeaux du pape. En allant combattre si héroïquement pour les droits de l'Eglise, la plus noble des causes, ils ont émerveillé l'univers entier par leur générosité et leur courage intrépide. L'éclat qu'a projeté au loin leurs baïonnettes a rejailli sur le Canada et a décrit un tracé lumineux qui est une gloire nationale.

Le séjour des zouaves à Rome a été marqué par des actes de bravoure et des traits d'héroïsme qui honorent ceux qui les ont accomplis. En dehors même des combats qu'ils ont affrontés si courageusement sur le champ de bataille, ils se sont parfois trouvés dans des positions périlleuses qui leur laissaient peu d'espoir d'échapper à la mort.

L'Italie, comme on le sait, est infestée de brigands qui se cachent dans des antres sauvages où ils vivent de rapines et de crimes. Il arrive assez souvent qu'ils capturent des gens riches et ils obtiennent parfois de fortes rançons pour les rendre à la liberté. Ces brigands sont devenus la terreur des Italiens, et les zouaves étaient la terreur des brigands. Les soldats du pape allaient souvent en expédition pour chasser comme des bêtes fauves ces meurtriers des forêts, qu'ils avaient droit de fusiller lorsqu'ils découvraient leurs cavernes.

Un jour que les zouaves n'étaient pas de service, un de nos compatriotes obtint la permission de sortir de Rome et se dirigea du côté de la campagne. Ses magnifiques paysages, les odorantes prairies et les verts bosquets attirèrent l'admiration du zouave, qui parcourut une longue distance sans presque s'en apercevoir. Arrivé à un endroit où le panorama qui se déroulait à ses regards lui paraissait l'idéal d'un paysage, il s'arrêta pour admirer ce site enchan-

teur et respirer le parfum des fleurs sauvages qu'une douce brise lui apportait. Il s'assied sur cette verdoyante pelouse aussi moelleuse que le meilleur divan. Il contempla pendant longtemps le beau ciel d'Italie qui a fait rêver plus d'un romancier. Le zouave passa de l'admiration au sommeil sans s'en apercevoir.

Tout à coup il est éveillé par une main rude qui le tenait par le bras. En ouvrant les yeux il voit à ses côtés un homme à la figure rébarbative. Sans perdre une seconde, le zouave porte la main à son côté pour saisir son épée, mais le sinistre inconnu lui dit: "C'est inutile, je t'ai désarmé pendant que tu dormais. Je suis le brigand Rodolpho et tu es mon prisonnier. Tu vas t'en venir avec moi, il faut que je passe dans un petit village, je vais te tenir par le bras et on ne me reconnaîtra pas, on croira que je suis ton compagnon; et si tu fais un geste pour me faire reconnaître, je te tire à bout portant." En disant cela le brigand, l'œil en feu, dirigea son revolver du côté du zouave.

Ce dernier ne pouvait se rebeller, car il était tué sur le champ. Il lui fallut suivre le brigand. Ils passèrent par le village comme deux compagnons, et à l'entrée du bois le brigand s'arrêta pour bander les yeux du zouave, afin qu'il ignore le sentier qui conduisait à leur caverne.

A une courte distance de leur repaire le brigand fit tomber le bandeau des yeux du zouave. Il était au milieu d'un bois touffu, où il ne voyait pas quinze pas en avant de lui. Deux minutes après il était rendu. On le fit descendre dans une petite cabane creusée à moitié dans la terre. L'arrivée du chef avec une victime fut accueillie par de féroces applaudissements. Le zouave se trouvait avec douze affreux bandits dont la figure sinistre inspirait la plus grande terreur.

La première question qu'on fit au zouave, fut de lui demander s'il avait des parents de riches qui pourraient le racheter. Le zouave répondit qu'il venait de loin et qu'il ne connaissait personne à Rome qui eût de l'argent. Il dit que le seul bien qu'il avait était sa vie et qu'il l'avait offerte pour la défense du Souverain Pontife.

Comme les brigands avaient perdu tout espoir de gain, il ne leur restait plus qu'un seul moyen d'assouvir leur joie féroce, c'était de tuer leur victime. Ils l'attachèrent alors à un arbre et tirèrent sur lui à la carabine, chacun leur tour. Le zouave qui avait fait le sacrifice de sa vie pour la revendication des droits de l'Eglise, ne craignait pas la mort. Il ferma les yeux, pencha la tête et se tint immobile pendant que ses bourreaux dirigeaient sur lui leurs balles meurtrières. Néanmoins les balles ne l'atteignirent pas.

Après l'avoir ainsi exposé au supplice, les bourreaux le détachèrent de l'arbre. Le chef lui déclara que lui et ses compagnons lui lançaient des balles exprès chaque côté de la tête pour tâcher de le faire mourir de peur; mais voyant son sang-froid, il offrit au zouave qu'il aurait la vie sauve, s'il voulait être un des leurs et faire partie de la troupe de brigands. Le zouave lui répondit avec indignation et fierté: "Vous pouvez me tuer, si vous voulez, je n'ai pas peur, mais vous ne ferez jamais un bandit d'un zouave du pape!"

C'en était fait de lui. Il était facile de prévoir le sort qui l'attendait. Il ne craignait pas de mourir, mais il eut mille fois mieux aimé verser son sang sur le champ de bataille, pour la cause de l'Eglise. Ce qui l'attristait le plus, c'est qu'il n'y avait personne pour dire à sa pauvre mère ce qu'il était devenu, elle qui, dans son malheur, eût trouvé en quelque sorte une certaine consolation si on lui avait dit que

son fils était tombé sur le champ d'honneur, en combattant pour les droits de l'Eglise.

Tout à coup un cri lugubre fit retentir les échos de la forêt. On eut dit des rugissements d'un ours tenant une proie dans ses serres meurtrières. Les bandits avaient compris ce cri qui était pour eux une bonne nouvelle et laissèrent éclater leur joie sinistre avec une férocité capable de mettre en fuite une légion de bêtes sauvages. C'était un brigand qui arrivait avec une jeune fille qu'il avait capturée. Une autre victime allait être immolée dans ce hideux repaire.

Les brigands tinrent conseil pour savoir ce qu'ils feraient de leur dernière victime. Ils décidèrent de tirer au sort afin de choisir celui qui serait son maître et son bourreau. Déjà les préparatifs sont faits pour tirer aux dés. Le zouave demande aux brigands le droit de concourir avec eux. Après quelques hésitations ils lui accordent sa demande. Le chef commence et les autres suivent. Le zouave devait tirer le dernier. Lorsque son tour fut arrivé, il se rend près de la table où étaient les dés. Alors il offre son tour au chef des brigands. Le bandit ne se fit pas prier. Il était déjà rendu près de la table où il déposa son revolver pour prendre les dés des mains du zouave. Celui-ci, sans perdre de temps, saisit l'arme du brigand et le pointa en disant: "si tu bouges, je te tue, et si l'un de vous remue un doigt," dit-il, en s'adressant aux autres, "c'en est fait de votre chef." Maintenant, ajoute le zouave, en prenant de sa main gauche le bras de la jeune fille, il faut que tu viennes nous conduire tous les deux hors du bois, je te promets la vie sauve et si tu ne te hâtes pas, je te tue à l'instant." Le brigand se voyant mal pris et n'ayant pas le courage d'affronter la mort, obéit en tremblant aux ordres bien formels du zouave. Il commanda à ses compagnons de ne pas bouger de leur place. Et comme leurs armes se trouvaient dans la caverne, ils ne pouvaient secourir leur chef. Ce dernier, qui ne demandait pas mieux que d'abrégier ses terreurs, partit aussitôt pour conduire hors du bois le zouave et la jeune fille.

Lorsqu'ils furent en lieux sûrs, le zouave renvoya le brigand et revint à la ville de Rome avec la jeune fille qu'il avait délivrée et sauvée de la torture et de la mort; mais la jeune fille était devenue folle.

ANTONIO.

Montréal, 1er mai 1884.

UNE HALLUCINATION

Dans l'hiver de 1870, le gouvernement de Québec fit faire des arpentages dans le canton de Metgermette, comté de Dorchester, dans l'intérêt de la colonisation.

Un arpenteur de mes amis fut chargé de cette besogne.

Mon ami, connaissant mes goûts pour la chasse, m'invita à aller passer quelque temps avec lui dans le bois.

Je lui promis d'aller lui faire une surprise un de ces beaux jours.

Il avait quatre hommes à son service, et logeait avec eux dans une cabane à sucre, à neuf milles de toute habitation.

Vers la fin du mois de mars, je pus rejoindre mon ami l'arpenteur.

Je fus reçu, il va sans dire, à bras ouverts.

Durant huit jours je fis la chasse avec tant de succès que je ne laissai pas, au moins selon les apparences, un seul couple de perdrix pour renouveler l'espèce dans Metgermette.

Un jour, comme je revenais de chasser, je trouvai un étranger à la cabane.

C'était le propriétaire de l'érablière où nous étions campés qui venait faire les premiers préparatifs nécessaires à la fabrication du sucre.

Il parut d'abord très mécontent de ce que mon ami l'arpenteur s'était emparé de sa cabane, sans lui en demander permission.

Je réussis à le rendre de meilleure humeur en lui faisant faire la connaissance d'une certaine cruche de vin que j'avais en ma possession.

Quand mon ami et ses hommes arrivèrent le soir, le sucrier était gai comme un pinson.

Après le souper, que nous arrosâmes du susdit vin de la susdite cruche, pour intéresser notre propriétaire, nous lui racontâmes une foule d'histoires plus ou moins bêtes qu'il parut fort goûter.

Il était très tard, et nous racontions toujours nos blagues.

Quand nous fûmes sur le point de nous mettre sous la couverture, notre sucrier nous offrit de nous intéresser, en nous racontant une aventure, ce que nous acceptâmes avec plaisir.

—Il y a deux ans, dit-il, je faisais du sucre dans la cabane où nous sommes à l'heure qu'il est.

C'était durant la semaine sainte.

Le Vendredi-Saint les érables coulaient abondamment, et les auges et les cassots étaient si pleins qu'ils renversaient.

Jusque-là je n'aurais pas travaillé le Vendredi-Saint pour tout au monde.

Mais comme je voyais que je perdrais beaucoup d'argent en perdant beaucoup d'eau d'érabler, je me décidai, après beaucoup d'hésitation, à faire la tournée.

Je ramassai tant d'eau, que j'emplis toutes mes futailles.

Je terminai ma besogne tard dans la veillée, et quand j'entrai à ma cabane, j'étais épuisé de fatigue.

J'étais tellement fatigué que je ne pus prendre mon souper.

Je m'étendis sur le sapin et je m'endormis sans avoir eu le courage de faire ma prière.

Tout à coup je fus éveillé par un grand bruit.

Comme j'allais me lever pour savoir ce qui pouvait avoir fait ce bruit, j'aperçus dans l'embrasure de la porte de la cabane une grande croix blanche.

A cette apparition je voulus fuir, éperdu, ne sachant ce que je faisais, tremblant de tous mes membres, mais la croix, prenant une position oblique, me barra le chemin.

Je reculai au fond de la cabane.

Le cœur me battait à me rompre la poitrine, et je sentais mes extrémités froides comme de la glace.

Bientôt, sur la croix, toujours dans la porte, j'aperçus un homme les pieds et les mains cloués et d'où le sang jaillissait.

J'étais en présence du Sauveur mort pour le salut des hommes.

Aussitôt je me jetai à genoux, les mains levées vers la croix.

La figure du Christ parut remuer, et la croix se mit en mouvement et s'avança vers moi.

Je me jetai la face contre terre.

Au même instant, la bouche laissa tomber ces mots :

—Que vous ai-je donc fait ?

Puis je n'entendis plus rien et tout disparut.

—Quel songe étrange vous avez eu là, dis-je en souriant.

—Un songe ? pas du tout, monsieur, et ce que je vous ai dit est arrivé à la lettre.

—Vous croyez donc avoir vu réellement le Christ sur la croix ?

—Si je l'ai vu ? comme je vous vois là, jeune incrédule.

—Avez-vous vu autre chose, le reste de la nuit, où vous avez eu cette apparition ?

—Non, monsieur, car je m'étais évanoui en entendant la voix du Sauveur, et ce ne fut que deux jours après que je recouvrai la connaissance.

Un sucrier de mes amis, qui était venu, le jour de Pâques, me faire une visite, me trouva à moitié mort à la porte de ma cabane.

Comment j'étais sorti de ma cabane ? je ne l'ai jamais su.

Comme vous voyez, j'ai été bien puni d'avoir travaillé le Vendredi-Saint.

Tout le monde de ma paroisse sait ce qui m'est arrivé, et cependant il y a encore bien des sucriers qui travaillent le jour où notre Seigneur est mort.

Il y aura encore quelqu'un de puni, vous verrez.

Nous eûmes beau employer tous les arguments pour persuader notre homme qu'il avait été le jouet d'un songe, nous ne pûmes y réussir, bien au contraire, en voyant notre incrédulité, il fut très mécontent ; et si nous eussions continué à le contredire, il nous aurait probablement mis à la porte.

Bien que je n'ajoutasse aucune foi au récit du sucrier, il m'avait tellement impressionné que je fus bien longtemps à me tourner et retourner sur ma couche de sapin, et j'eus la nuit un songe dans lequel je vis des croix blanches.....

AUGUSTE VERGER.

LARMES CHRÉTIENNES

Ce matin, jour du Seigneur, je me suis rendu à l'église. J'y ai vu beaucoup de choses : quelques-unes m'ont tristement fait réfléchir.

Dans ce temps de la charité et de l'égalité, j'ai vu la sottise habillée de soie et de fourrures, resplendissante d'or se pavaner effrontément, et j'ai vu la haine crisper des lèvres. Là se tenaient deux femmes : le hasard les avait rapprochées l'une de l'autre ; ce même hasard les tenait séparées depuis quelques années.

Dans leur enfance, elles avaient grandi comme deux sœurs. Toutes deux pauvres, elles avaient partagé les mêmes amusements et rempli les mêmes devoirs. Elles s'étaient rencontrées sur les bancs de la même école, et plus tard elles reçurent une part égale de durs labeurs et de souffrances. Elles vivaient ainsi heureuses.

Mais un jour vint qui changea leur existence. L'une d'elles reçut un magot et fit un joli mariage. Elle ne le méritait point. Sa compagne, meilleure et plus intelligente, resta pauvre. Le bon Dieu cependant lui accorda la part de bonheur et de paix dans la personne d'un brave et honnête ouvrier. Celle-ci resta bonne avec son mari, la première devint sottise et méchante, et son mari ne fut qu'un chenapan.

De plusieurs années elles ne se revirent, car dès maintenant la richesse dédaignait la pauvreté.

O bêtise ! pourquoi te réfugier si souvent sous le satin et la dentelle !

Or, ce matin le hasard les a réunies. Madame s'est trouvée face à face avec son ancienne compagne. La curiosité m'aiguillonna. Je connaissais leur histoire. Mes yeux restèrent fixement attachés sur toutes deux. J'étais anxieux de voir leurs mouvements et de surprendre le jeu de leurs physionomies. Eh bien ! madame n'a pas regardé. Elle n'a pas eu un sourire pour

sa sœur d'autrefois. Elle est demeurée impassible avec sa figure ennuyée et dédaigneuse. Elle n'a plus de cœur, me suis-je dit, un sac d'écus l'a remplacé.

Ah ! quelle humiliation pour la pauvreté ! Se sentir intelligente, honnête, se savoir capable de dominer de cent coudées celle qui vous élabousse maintenant, celle que vous conduisiez naguère, celle que vous avez aimée, aidée défendue ! Quelle rage ! Quelle puissance, humaine peut arrêter alors la révolte dans un cœur ? Qui peut apaiser le courroux d'une âme grande et fière ? Aussi j'ai vu des lèvres se crispier, des lèvres se mordre, des nerfs se contracter. Il est passé sur le visage de cette pauvre femme un voile qui l'a assombri. Le sang ne lui est pas monté à la figure, elle a blanchi, et j'y ai aperçu une expression de haine indicible. Cette haine, qui pousse une population aux barricades, cette haine du bourreau qui regarde immoler avec volupté la victime de sa vengeance, la haine du damné qui se tord dans la lave et qui maudit son Créateur ! Quel spectacle horrible !

Mais ce ne fut qu'un éclair. J'ai vu la pauvre femme se mettre la tête dans les mains. Son cœur s'est échappé de l'étreinte mortelle où il agonisait, et elle a pleuré. Ah ! les bonnes larmes ! ah ! les douces larmes ! Elles attendrissent, elles réjouissent, elles sont le baume de l'âme. Je n'ai plus regardé, mais j'ai senti la prière s'échapper de son âme réconciliée. Dans cette position de la miséricorde et du pardon, j'ai senti, à l'expression angélique de ses traits, ses lèvres prononcer un dernier *ave* pour celle qui l'avait insultée si brutalement, pour sa compagne d'autrefois.

L. A. T.

Lévis, 20 avril, 1884.

LE PREMIER AMOUR D'UN COUREUR DES BOIS.

Peu d'années avant la révolution des Etats-Unis, par une belle et claire nuit d'automne, un jeune homme, ou plutôt un enfant, car il avait à peine seize ans, se tenait immobile, adossé à un vieil arbre, en face d'une habitation de plus belle apparence que la plupart des autres constructions du pays. Les bras croisés, les yeux obstinément fixés sur une fenêtre, la seule qui fut éclairée, et d'où s'échappait parfois jusqu'à lui un bruit de voix mêlé d'un rire franc et argentin, il semblait dominé par une pensée unique ; ses sourcils froncés, ses lèvres serrées, son œil brillant d'un éclat sauvage, indiquaient chez lui un violent orage intérieur.

L'heure s'avancait, et le jeune homme restait dans son attitude silencieuse, presque menaçante. Enfin la porte de l'habitation s'ouvrit, et sur le seuil, éclairés par la lumière de l'intérieur, parurent un jeune homme et une jeune fille. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, sans doute une charmante promesse ou une confidence intime, puis la voix harmonieuse de la jeune fille se fit entendre :

— Bonne nuit, Henri, et à bientôt !

— Bonne nuit, ma chère Rose, et que Dieu vous envoie d'heureux songes !

Puis la porte se referma, et l'amoureux s'éloigna paisible et rêveur.

Au moment où il allait disparaître sous les arbres, le jeune homme, qui l'avait épié pendant toute la soirée, sortit de son immobilité et fit deux ou trois pas rapides dans sa direction, comme s'il eut voulu le rejoindre. Puis soudain il s'arrêta, fit volte-face et courut vers la porte de l'habitation où il frappa avec une sorte

d'impatience nerveuse. Un domestique se présenta et le reconnut aussitôt :

— "Quoi ! Marse Simon, c'est vous !"

— "Je veux voir Rose F***," répondit sèchement le visiteur.

Et comme le domestique semblait hésiter.

— "Allez lui annoncer ma présence, et dépêchez-vous ou sinon..."

Le domestique obéissait à contre-cœur, lorsque Rose elle-même parut. C'était une belle et gracieuse personne de dix-sept ans.

— "Tiens, Simon ! dit-elle avec quelque surprise : il me semble que votre visite est un peu tardive."

— "Et peu agréable, sans doute ?" répondit Simon avec amertume.

— "Ah !..... pourquoi venez-vous alors ?"

— "C'est mon affaire."

— "Sans contredit ; aussi vous laisserai-je vous arranger seul."

Et se retournant avec hauteur, elle allait se retirer, mais Simon la saisit par le bras avec une certaine rudesse :

— "Un instant, ma belle, j'ai un mot à vous dire."

Rose lui lança un regard indigné.

— "Lâchez-moi, monsieur, ou j'appelle au secours."

— "Votre nouvel amoureux, peut-être ?"

— "Quelqu'un du moins qui châtiara votre insolence."

Pas de menaces, Rose, je ne suis pas d'humeur à les supporter, croyez-le. Ecoutez-moi, malheur à celui qui voudrait en ce moment s'interposer entre vous et moi : Je suis fou. Rose, poursuivit-il d'une voix basse et tremblante, je sais que je suis laid, gauche, grossier, sans éducation ; mais comme un autre, j'ai du cœur et, sachez-le, on ne se joue pas de moi impunément. Rose, je vous aime, vous le savez ; vous avez encouragé mon amour, vous m'avez fait espérer que vous seriez ma femme. Cependant, pour des raisons que j'ignore, depuis quelque temps vous me traitez froidement, vous me parlez à peine, vous m'évitez....."

La jeune fille parut embarrassée.

— "Mais non, Simon, dit-elle, vous vous serez trompé."

— "Non, répondit-il vivement : non, je sais, j'ai vu. La cause de ce changement est en vous. Vous en aimez un autre. Vous avez toujours eu du penchant pour Henri L***, et c'est à lui que vous me sacrifiez. Mais il m'en rendra raison : j'aurai sa vie ou il aura la mienne."

— "Oh ! ne parlez pas ainsi ; vous m'épouvantez."

— "J'agirai comme je parle ; si je ne suis qu'un enfant, j'ai la force et le courage d'un homme. Par passe-temps ou par vanité vous vous êtes jouée de moi : vous savez comment je me venge."

— "Mais pourquoi toutes ces menaces ?"

— "Parceque, aujourd'hui seulement, j'ai la preuve de votre trahison. Je soupçonnais depuis longtemps la vérité ; ce soir, voyant Henri venir de ce côté, je l'ai suivi de loin. Pendant toute la soirée, Rose, je me suis tenu sous le grand orme, observant la chambre où vous étiez avec mon rival : j'entendais vos éclats de rire ; j'ai entendu votre tendre adieu quand vous vous êtes séparés. Je sais tout, vous le voyez. Maintenant, un seul mot, et parlez franchement : Me préférez-vous à Henri ?"

L'embarras de la jeune fille redoubla.

— "Pouvez-vous me demander cela ?" dit-elle d'une manière évasive.

Oui, Rose, je vous le demande, et j'attends votre réponse.

— "Alors entrons quelques minutes ; nous serons mieux pour causer."

— "Non, Rose, je n'entrerai pas ce soir. Vous pouvez me répondre ici."

— "Vous tenez donc beaucoup à ce que je vous flatte en vous assurant de ma préférence ?"

— "Non, Rose ; point de flatterie, j'en ai assez ; j'en ai trop. Je vous demande de la sincérité une fois dans votre vie. Rose, vous vous êtes jouée de moi. Me préférez-vous, oui ou non ? Voilà ce que je veux savoir."

— "Et, dit-elle d'un ton insinuant, pouvez-vous supposer que je vous préfère Henri ?"

— "Rose, je crois vos actions plus que vos paroles."

— "Comment ! vous m'accusez de trahison ! dit-elle avec quelque dépit."

— "J'ai mes raisons pour agir comme je le fais. Répondez-moi catégoriquement : Êtes-vous prête à renvoyer Henri et à ne plus le revoir ?"

Rose fit un geste d'indignation.

— "Monsieur ! vous oubliez, je pense, que vous parlez à la fille du Colonel F***. Je ne vous autorise point à me poser de semblables questions. Si mes manières vous déplaisent, retirez-vous, vous en avez le droit :

— "Mais je ne le puis, Rose ; vous le savez."

— "Alors, Simon, prenez-moi comme je suis, et résignez-vous. N'oubliez pas que je suis un peu plus vieille que vous, et que j'ai un caractère qui ne se soumettra jamais."

Pendant quelque temps, la conversation continua sur ce ton. La jeune fille, avec l'adresse d'une coquette accomplie, excitait et calmait tour à tour son rude et fougueux adorateur, et semblait prendre plaisir à provoquer ces alternatives de jalousie, de colère et de tendresse. Elle le congédia enfin, mécontent d'elle et de lui-même, incapable de formuler plainte sérieuse, mais pourtant irrité de se sentir amoureux et humilié par le sentiment de son infériorité dans la discussion qui venait d'avoir lieu.

Tourmenté par mille pensées confuses, il marcha quelque temps à l'aventure, puis machinalement tourna à droite et s'enfonça dans un petit bois que son rival avait dû traverser en se retirant. Il arriva ainsi à une clairière isolée que traversait un cours d'eau large, mais peu profond. A la clarté de la lune, il aperçut un homme assis sur une pierre, et tout d'abord il devina L***, avant de l'avoir reconnu. Cette vue ralluma toute sa colère. Après une minute d'hésitation, il marcha rapidement vers Henri, trop préoccupé pour remarquer son approche, il lui dit brusquement :

— "Que faites-vous là ?"

Tiré de sa rêverie par cette interpellation, L*** tressaillit et regarda son interlocuteur.

— "Que vous importe, Simon ? Vous n'êtes pas chargé de me garder."

— "Il m'importe beaucoup, et je puis vous le prouver, que je vous garde ou non."

Henri, quoique moins grand que Simon, avait deux ans de plus que son interlocuteur, et il ne put s'empêcher de répondre :

— "Ouais ! qu'avez-vous donc, Simon ?"

— "Vous paraissez bien insolent pour un petit garçon."

— "Ne m'appellez pas ainsi, cria Simon, furieux, ou je vous tire sur place."

Henri se leva.

— "Si c'est là votre jeu, je saurai vous répondre."

— "Oui, j'aime mieux ce jeu-là que l'autre."

— "Quel autre ?"

— "Vous ne le devinez pas ? Allez donc le demander à Rose F***."

— "Ah ! vous êtes jaloux. Je commence à comprendre."

— "Ce n'est pas malheureux ; mais vous vous trompez, je ne vous honore pas de ma jalousie. Seulement je ne veux pas que vous revoyiez Rose, car cela me déplaît."

— "Simon, vous feriez mieux de me laisser

tranquille. Vous m'avez suivi évidemment pour me chercher querelle. C'est de la folie."

— "Soit. Alors défendez-vous."

Et Simon s'élança sur son adversaire qui, fort et résolu riposta vigoureusement. Tous deux s'enlacèrent, luttèrent corps à corps, puis roulèrent à terre lourdement. Peu à peu cependant Simon prit le dessus, et son adversaire, plus âgé que lui, sentit avec dépit ses forces décroître. Honteux d'une pareille défaite et résolu à ne pas céder à un rival qu'il croyait indigne de lui, il fit un dernier effort, tira de sa poche un petit couteau pliant, et en frappa Simon au côté. Mais il était affaibli par la lutte, et sa main mal assurée, ne fit à son adversaire qu'une blessure légère qui acheva de l'exaspérer. Arrachant le couteau à son rival, Simon, à son tour, le lui plongea à plusieurs reprises dans la poitrine.

— "Vous m'avez tué," dit Henri d'une voix affaiblie.

Simon se releva frémissant. En présence de ce corps étendu à ses pieds, sa colère tomba subitement et il entrevit toutes les conséquences de sa fatale rencontre : son nom flétri comme celui d'un assassin, sa famille déshonorée par lui, enfin le châtement inévitable de la loi, d'autant plus sévère que le meurtrier n'avait ni amis ni protecteurs, et que la victime au contraire appartenait à une famille riche et puissante.

— "Henri, êtes-vous mort ?" dit-il d'une voix atterrée en se penchant sur le corps de son rival. Parlez-moi, Henri, un mot, rien qu'un mot. Dites-moi que vous allez vivre, et j'oublierai tout : Rose elle-même, que j'aime tant ; je partirai, on ne me reverra jamais."

Pas de réponse : le blessé gisait pâle, sanglant, immobile. Simon jeta sur lui un dernier regard :

— "Mort ! s'écria-t-il, il est mort ! Je l'ai tué !"

Et désespéré, il s'enfuit rapidement à travers le bois et courut à sa cabane. Ses parents dormaient : il les réveilla, leur raconta brièvement ce qui venait de se passer, puis, muni de sa carabine et de quelques objets de première nécessité, il fit un rapide adieu à sa famille consternée et sortit en versant les dernières larmes que lui ait jamais arrachées une émotion tendre. Au point du jour, il était loin déjà, marchant seul, mais résolu, dans la direction des grandes solitudes de l'ar-West.

Autant ce récit est peu connu, autant était populaire le nom de Marse Simon, ce légendaire héros des frontières, qui, pendant tant d'années, fut la terreur des Peaux-Rouges, et qui mourut dans une vieillesse tranquille, après une carrière aventureuse semée de traits d'une incroyable audace. Tel fut pourtant le premier pas dans la vie de cet homme de fer, perdu par l'empirement de la passion, et tourmenté, pendant de longues années, par des remords dont il ne connut que bien tard le peu de fondement.

Henri s'était guéri assez facilement de ses blessures ; il épousa la coquette Rose, et le résultat le plus clair de cette rivalité amoureuse entre deux garçons de seize ans fut la mort des pauvres Indiens que Simon expédia en nombreuses hécatombes, dans les bienheureux territoires du Grand-Esprit.

LE COIN POUR RIRE.

Une devise que nous recommandons à M. Beau-grand : Tout pour Dieu et pour la Patrie !

::

Deux traductions :

N. S. Ry. Chemin de fer de Notre Syndicat.

Humbug. Homme-punaise.

Le sympathique propriétaire de l'hôtel Richelieu est un nouveau Moïse qui a su ajouter à la réputation déjà fameuse du rocher !

Les gens qui passent rue St-Gabriel sont toujours bien mis et paraissent très affairés : c'est la rue de la Pompe et de la Presse.

Traduction officielle du Grand Tronc :

Beware of confidence men. Prenez garde aux hommes de confiance !

A qui peut-on se fier, alors ?

Pourquoi les myopes désirent-ils tous être actionnaires de la Cie du bateau traversier d'Hochelaga ? Pour pouvoir dire qu'ils ont le long œil !

Un opérateur n'est pas un faiseur d'opéras.

Une femme qui file est une femme honnête. Un homme qui file est un coquin.

Je ne comprends pas qu'un homme de vingt-deux ans s'appelle Tranchemontagne ; ce nom-là n'est bon que pour les mineurs !

GRIBOUILLE.

LE TOUT MONTRÉAL.

L'Army et Navy Gazette de Londres, annonce officiellement que le Major-Général Middleton doit succéder au Général Luard, en qualité de commandant-en-chef des milices canadiennes.

Le Général Middleton n'est pas pour nous un étranger, il a déjà résidé de longues années au Canada avec les troupes régulières de Sa Majesté. Le général a épousé Mademoiselle Eugénie Doucet fille de feu M. Théod. Doucet, ancien notaire de Montréal.

C'est beau d'être roi ; on a la force, la puissance, la richesse et comme si tout cela n'était pas suffisant on reçoit des cadeaux de ses humbles sujets. La Société Saint Jean-Baptiste a décidé que pour rappeler au Saint-Louis du 24 juin sa royauté éphémère, elle lui offrirait une médaille en or, grand module, d'une valeur de \$100 ; médaille que M. R. Beullac a fait frapper à Paris spécialement pour la circonstance et sur des dessins qu'il a fournis. A ce souvenir vraiment royal, le comité ajoute le magnifique tableau représentant le passage de la cavalcade sur la Place Notre-Dame et que tout Montréal a pu admirer dans la vitrine de M. Beullac. C'est tout simplement un petit présent de \$250 que le roi Saint-Louis de Montréal mettra le 24 juin dans le gousset de sa cotte de mailles.

Le comité honorant le courage malheureux, offrira à chacun des candidats non élus, une médaille magnifique qui leur rappellera qu'ils ont, par leur caractère et leur réputation, mérité le suffrage d'une grande partie de leurs concitoyens.

Nous avons assisté avec beaucoup de plaisir à la conférence donnée par M. le Dr de Bonald, au Cabinet de lecture paroissial ; nous regrettons que la nature même de cette conférence, qui portait sur des questions économiques et physiologiques de l'ordre le plus élevé, ne nous permette pas d'en donner un résumé qui sortirait par trop du cadre du Journal. Nous espérons que M. le Dr de Bonald livrera son magnifique travail à l'impression afin d'en faire profiter ses nombreux amis.

On lit dans le *Moniteur Universel* de Paris :

Anvers.—Il y a quelques jours, un agent de police visita l'hôtel Saint Antoine, à Anvers, et demanda mystérieusement s'il n'y avait pas dans la maison un " grand monsieur avec une jolie femme ".

Il paraît qu'un grand monsieur et une jolie femme avaient, la veille, changé une fausse banknote de 50 sterling, et la police pensait sans doute que n'importe grand monsieur avec une jolie femme devaient être arrêtés.

Or, il ne se trouvait dans l'hôtel qu'un grand monsieur, M. Gye, l'habile directeur de Covent-Garden, et une jolie femme : sa femme, Mme Albani.

Donc, à 7 $\frac{1}{2}$ h., un agent fut introduit chez M. Gye et lui ordonna de le suivre immédiatement au bureau de police.

En vain M. Gye protesta, montrant l'affiche du spectacle annonçant pour le soir même Mme Albani dans *Lucie*, au Théâtre-Royal, et ajouta que madame était en train de s'habiller, et qu'il fallait absolument qu'il l'accompagnât ; en vain le maître de l'hôtel répondait de l'honorabilité de M. Gye. Force devait rester à la loi.

Heureusement, grâce à une petite ruse et pendant que l'agent parlait avec le propriétaire, M. et Mme Gye s'échappèrent par une porte dérobée, et tous deux en voiture arrivèrent en hâte au théâtre, mais à temps. Inutile d'ajouter que la chose en est restée là, et que M. Gye a reçu les excuses de l'administration.

MODES DU JOUR

Le soleil nous dit enfin bonjour ; il reste quelquefois caché, histoire de s'amuser, mais lorsqu'il se montre, il nous envoie ses rayons les plus chauds et les plus éclatants. Nous entrons véritablement dans la belle saison, la saison des fleurs, des jolies toilettes et des jolies femmes. Attention à vos toilettes, mesdames ! Si l'hiver le vêtement de fourrure, le pardessus de drap épais couvre tout et permet tout, même la robe fanée, il n'en est pas ainsi pendant la saison d'été. L'été est la saison élégante par excellence et celle où l'élégance est la moins coûteuse et la plus vraie.

Pour être bien habillée pendant la chaude saison, ce n'est pas tant l'argent qui est nécessaire que le bon goût. La richesse du costume, des agréments et des garnitures n'est pas indispensable, et je prétends que plus les costumes sont simples mieux cela vaut. Pour être bien habillée, il suffit souvent de bien choisir ses étoffes, d'étudier leurs combinaisons et d'avoir une bonne couturière. Une robe simple, bien taillée et bien ajustée est toujours une belle robe. J'insisterai beaucoup sur le choix de la couturière à cette époque de la saison ; tout se voyant dans la toilette d'été, il faut en conséquence que tout aille bien : le plus petit défaut suffit pour abîmer la plus jolie des toilettes.

Après avoir appelé le soleil à grands cris, notre première préoccupation, dès qu'il arrive, c'est de nous préserver contre ses ardeurs. Il est gênant ce soleil ;

il nous réchauffe, il nous réjouit, mais hélas ! il nous brunit quelque peu le teint. Vite l'ombrelle à la rescousse ; il faut absolument protéger nos figures, et pourtant un peu de bistre n'est pas toujours à dédaigner sur certains visages ! L'ombrelle est presque la partie la plus changeante et la plus variable du costume. Il y a loin des petites fantaisies de nos mondaines modernes aux meubles respectables que portaient nos aïeules. Aujourd'hui on fait des ombrelles en tout et avec tout ; on ne leur demande qu'une chose : c'est d'être jolies et de peu de durée. La grande mode parisienne du moment c'est l'ombrelle en fleurs naturelles. Certes, ce doit être une chose bien charmante qu'une jolie tête ainsi encadrée de fleurs et de verdure, mais il lui faut un cadre à l'avenant et je crains que l'élégante montréalaise, qui voudrait suivre cette toute gracieuse mode, ferait plutôt preuve d'excentricité que de bon goût.

Les ombrelles de la saison conservent l'originalité et la variété du manche auquel nous tâchons de nous accoutumer depuis longtemps déjà, malgré l'excentricité qui en signale le plus grand nombre.

Les étoffes seront claires et lumineuses, une véritable symphonie de couleurs, sous un adorable fouillis de dentelles et de plumes frissonnantes, les unes entièrement voilées de tulle avec gerbes de fleurs, les autres en satin, rehaussées de plumes et de choux de dentelle, d'autres enfin entourées de perles étincelantes.

Dans un ordre d'idée plus simple, je signalerai les ombrelles en croisé d'Andrinople, unies ou avec un large motif brodé sur un côté ; les ombrelles en coton écru et en coton beige, ornées de la même manière, celles en cotonnade brune, pourpre ou bleu marin, avec bordure de houx, imprimée en réserve, sur fond écru ou beige. Ces impressions sont la grande vogue du jour, sur coton ou sur satinette ; les dessins et les dispositions en sont variés à l'infini, depuis la fine traine jusqu'au semé le plus serré. La dentelle en garniture au bord des ombrelles est toujours employée et le sera encore longtemps, car la mode en est très jolie et très utile, par suite de la douceur qu'elle donne à la figure.

Les parasols japonais jouissent encore de la faveur du public : ils ont réellement la vie dure ; seulement s'ils sont restés comme forme le papier imprimé a fait place au tissu. Le plus employé à cette fin est la brocatelle, sans dentelle, naturellement ; le style ne la comportant pas.

En dehors de ces quelques nouveautés, qui ont disparu presque aussitôt qu'elles ont été reçues, j'ai été à même d'admirer chez MM. Boisseau & frère, l'ensemble des modèles parisiens et anglais de la saison. Ombrelles unies, en cotonnade, en satinette écru, beige, grise, noire, ponceau, doublées de couleurs brillantes, avec nœuds de rubans rappelant la doublure ; ombrelles imprimées avec fleurs ou feuillages, ombrelles garnies de tulle, de chenille, de broderie ; bref il y en a pour toutes les bourses et pour tous les goûts, et on en reçoit encore. Choisissez bien vos ombrelles, mesdames, c'est une arme aussi utile qu'un éventail, et de plus c'est presque un drapeau ; dans la toilette, ce qu'il faut surtout soigner ce sont les extrémités. Un bon conseil avant de finir : quand vous voudrez acheter une ombrelle, visitez d'abord les magasins bien assortis, important directement et continuellement les nouveautés européennes, et vous aurez de belles choses à peu de frais. Dans une autre chronique je vous dirai pourquoi ; mais en attendant suivez mon conseil et ne manquez de voir les modèles de la maison Boisseau frères.

PÉPIA.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

IX

LE BAL.

(Suite.)

—Après ce qui s'est passé entre son père et lui ce matin ! s'exclamaient les plus sceptiques.

—Ce ne peut être que Rafael Trujillo, le fils du meunier, dit sentencieusement celui qui voulait paraître le mieux informé.

—Ou bien Roch le sacristain, glissa malicieusement celui qui voulait passer pour le plus plaisant.

—Le frère du Linot ! s'écria-t-on en chœur, en appuyant cette interjection ironique d'un long éclat de rire.

—Que ce soit n'importe qui, le fait est que c'est quelqu'un, reprit le paysan sentencieux.

—Silence ! cria l'un des musiciens, un peu vexé de voir que l'on accordât à ceux qui venaient du dehors plus d'attention qu'aux figures de la danse.

Le rappel à l'ordre du râcleur de violon produisit son effet. Les chuchotements, les conversations cessèrent, et la foule s'ouvrit pour livrer passage aux arrivants qui faisaient depuis quelques minutes l'objet de ces divers commentaires. Grâce à la tante Paca, mise dans la confiance, le fils de l'alcade avait échangé la prosaïque redingote, qu'il portait en entrant au village, contre le poétique costume des montagnes, et il se retrouvait au milieu des jeunes gens de la Chênaie comme s'il ne les eût jamais quittés, et comme s'il n'eût point dû se séparer d'eux.

Jovial, ragaillard, Diégo paraissait avoir oublié tous ses soucis. Il serrait la main avec effusion à tous ceux qu'il rencontrait, et telle était au fond l'amitié de tous les paysans pour le fils d'Angèle, que pas un d'eux ne se souvenait des menaces proférées quelques heures auparavant par don Gaspard.

Les anciens de la Chênaie s'étaient groupés devant la boutique du barbier. C'est vers ce point que se dirigea Roch, laissant Marie et Diégo dans la foule.

Un grand vieillard à barbe blanche, qui avait vu naître tous ceux qui étaient présents à la fête, faisait fonction de doyen d'âge. Il était assis dans le siège réservé qui servait de fauteuil de la présidence. Quand tout le monde fut installé, il donna de la main le signal de la fête, à laquelle on n'avait fait jusqu'alors que préluder.

—Dansez, mes enfants, dit-il. A la Saint-Jean joie et liesse pour tout le monde.

Le sergent Robreno, mis en humeur, était monté sur l'estrade de l'orchestre et battait des deux mains pour animer les danseurs. Mais, par une contradiction toute naturelle, sa démonstration chaleureuse produisit une impression tout opposée à celle qu'il attendait, en ce sens qu'elle attira les regards sur lui et porta une vingtaine de jeunes fous à crier à tue-tête :

—Chantez, chantez, hé ! sergent, chantez !

Robreno, un peu étourdi par cette invitation

répétée sur un rythme cadencé, comprit qu'il lui eût été difficile de se tirer par un subterfuge du piège où l'avait poussé son excès d'enthousiasme. Aussi, comme il était bon enfant, il ne se fit pas prier et entonna, aux applaudissements frénétiques de l'assistance, une vieille chanson picaresque. Danseurs, spectateurs et musiciens riaient à gorge déployée des contorsions que faisait le brave sergent pour joindre la mimique aux paroles.

Un seul pourtant parmi les auditeurs restait bouche close, l'air défait et contristé. Il ne dansait pas, il ne prenait pas garde à ce qui se passait, il se trouvait mêlé à la fête, mais il n'en faisait point partie.

« Pauvre Koch ! De temps à autre, son regard triste et mélancolique s'arrêtait sur le couple qui tournoyait, enlacé, dans la ronde, et qui paraissait, en ce moment, ivre de bonheur. Diégo et Marie, maintenant que leur secret appartenait au village tout entier, ne songeaient plus, avec l'égoïsme propre à l'amour, qu'à leur prochaine union, et telle était l'exaltation de leur imagination qu'ils oubliaient, l'un et l'autre, combien la réalité leur réservait à tous deux de cruelles souffrances.

Dans leurs physionomies le sacristain, lui, ne lisait que la joie. Cependant il les contemplait sans envie. Sans doute cet amour hautement avoué, dont toute la Chênaie était témoin, devait briser à jamais toutes les illusions, toutes les espérances du pauvre enfant trouvé, et devant cette certitude, tout autre que lui eût rugi de désespoir. Mais Roch ne s'occupait que de Marie, et il se disait que l'amour véritable doit pouvoir aller jusqu'à cet extrême sacrifice.

La curiosité des paysans était satisfaite ; tous les commentaires étaient désormais inutiles. Marie et Diégo étaient, à dater de ce jour, fiancés. Ainsi le voulait la coutume, et personne n'eût osé y redire. Aussi le bal avait-il bientôt repris son animation accoutumée, ce qui n'empêchait pas quelques-uns des anciens de hocher la tête en se demandant si Marie avait bien ou mal fait de promettre sa main à un jeune homme : Tout fils d'alcade qu'il est, disait-on, il se trouve présentement dans une position encore plus critique que celle de Cosme Nogalès, le pauvre diable irrévocablement appelé à partir pour la guerre.

A ce moment, l'un des musiciens qui s'était penché vers Robreno, lui dit quelques mots à l'oreille. Le sergent eut l'air étonné, mais le ton sincère de son interlocuteur le décida à céder au désir qu'on lui exprimait. D'une voix forte il chanta, accompagné par les instruments :

Hé ! hé ! tra rira rira !
Dis-moi, Gil, pourquoi tu bouges ?
Hé ! hé ! tra rira rira !

C'est la nièce du curé,
Hé ! hé ! tra rira rira !
Qui nous montre ses bas rouges.
Hé ! hé ! tra rira rira !

Pourquoi, Gil, es-tu navré !
Hé ! hé ! tra rira rira !
Gil s'est mis en frais d'ocillade,
Hé ! hé ! tra rira rira !
Mais la belle a préféré
Hé ! hé ! tra rira rira !
Diégo, le fils de l'alcade.
Hé ! hé ! tra rira rira !

Pauvre Gil, il en mourra.
Hé ! hé ! tra rira rira !
A Pâque on les mariera,
Hé ! hé ! tra rira rira !

Marie rougit. Diégo la regarda en souriant. La foule hissa le couplet picaresque en répétant :

A Pâque on les mariera,
Hé ! hé ! tra rira rira !

En même temps des hourrahs, des battements de mains se firent entendre de toutes parts, et les musiciens, redoublant de zèle, raclèrent leurs violons à briser leurs archets.

—Je ne croyais pas Marie aussi sournoise, dit malicieusement un des anciens qui était assis à côté du président.

—Il n'est fille si sage qui ne soit sournoise en amour, mon cher Bautista, répondit le vieillard ; je gage qu'hier encore l'abbé ignorait le secret de la petite, et qu'elle ne l'avait pas choisi pour confident. Ils s'aiment ; qui peut s'y opposer ? C'est la volonté de Dieu, ce doit être celle des hommes.

—Et que va dire de cela l'alcade ?

—Qui sait ? mais il est probable que, suivant l'usage, l'abbé ira demain matin lui demander son consentement.

—Mauvaise commission.

—Assurément.

—Don Gaspard semble bien décidé à laisser partir le jeune homme. Quand je pense que l'année dernière, pour faire libérer mon José, j'ai vendu ma vigne et mon pré, et je n'ai gardé qu'un coin de terre ; mais, en somme, mon fils était mon fils.

Et le vieux paysan essuya une larme en songeant au sacrifice qu'il avait dû faire pour sauver son enfant, car, à cette époque, l'empêcher de servir sous les drapeaux, c'était l'arracher à une mort presque certaine.

—Que voulez-vous ? répondit Bautista, tous les hommes ne voient pas les choses de la même manière.

—Mais, le barbier, qui depuis un quart d'heure brûlait de se mêler à la conversation, s'il part pour l'armée, que fera-t-elle ?

—Elle fera, dit Bautista, ce qu'a fait défunte Blaise ma pauvre femme, que Dieu ait son âme, elle attendra jusqu'à Pâques ou à la Trinité.

—L'abbé Juan paraît ne pas désespérer de sauver Diégo, repartit le barbier ; il lui reste quelques amis à Salamanque et ailleurs, on verra bien. Et puis il y a toujours, comme dit l'abbé, la miséricorde divine, qui ne livrera pas au désespoir deux cœurs aimants et bons.

—Ce qu'il y a de plus fâcheux, objecta Bautista, c'est que le jeune homme n'est pas tout à fait aussi bon qu'il en a l'air. N'a-t-on pas conté de lui pis que pendre, et ne sont-ce point ses folies de Salamanque qui ont mis son père en colère ?

—Folies de jeunesse, dit le vieillard qui présidait ; folies condamnables sans doute, mais pour lesquelles on ne saurait point être inexorable, s'il s'en repent. Ce jeune homme n'est pas mauvais, il est de l'étoffe dont on fait avec du calme et de la patience un honnête homme. La tyrannie de son père le pousse à l'exaspération. Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre.

—Soit ; mais franchement, Marie eût pu faire un choix plus heureux.

—Oui et non. L'avenir nous l'apprendra. Aujourd'hui, ce qui est fait est fait.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, la nuit était venue, et le président de la fête jugea convenable de donner, suivant la coutume, le signal du départ général. Les musiciens raclèrent un air, et les danseurs se séparèrent.

Robreno avait à cœur d'éclaircir un point qui restait obscur dans son esprit. Il arrêta par le bras un des paysans qui s'en allait.

(A suivre.)